



Une vie sans Elle

Clorie Mest

Clorie Mest

Une vie sans Elle

© Clorie Mest, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3736-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Orléans, le 30 mai 1904.

Cela faisait un mois que j'étais arrivé à Orléans. J'avais entrepris ce voyage sans trop savoir où j'allais, poussé par la seule volonté de tout oublier. Tout, jusqu'à mon nom. Jérôme de Morlonais était mort sur le quai de la gare d'Austerlitz à Paris, tandis que Jérôme Morla lui survivait. Mon nom d'artiste parisien était devenu ma nouvelle identité. L'argent que j'avais volé à mon père m'avait permis, pour quelques semaines seulement, de me nourrir, me vêtir et me loger. Un travail était vite devenu indispensable. Fort de mon expérience de pianiste-bar dans un café de Montmartre, j'avais réussi à décrocher un emploi similaire au café Choinet. Quand je ne jouais pas au piano, j'aidais au comptoir ou au service. Je ne comptais pas mes heures, restreignant au maximum les moments que je pouvais passer seul à ressasser tout ce j'avais vécu avant mon départ.

Ce jour-là, comme j'en avais pris l'habitude après le travail, je me restaurai dans le bar-brasserie situé au rez-de-chaussée de l'immeuble où je louais une chambre minuscule. Telles étaient mes conditions de vie à présent, il m'avait fallu renoncer à ma cage dorée pour une cage à lapin. Je mangeais sans me hâter, appréhendant avec angoisse le moment où je me retrouverais seul face à mon désespoir. Non, aujourd'hui, je ne me sentais pas de taille à l'affronter. Je commandai un whisky, puis un deuxième, quand soudain quelqu'un cria mon nom dans le bar : « Morla ! Y'a quelqu'un qui te cherche ! ». Je reconnus la voix de Raymond, le boucher du coin de la rue. Je descendis alors mon verre d'un seul trait, déposai l'argent de ma note sur le comptoir et sortis de l'établissement. La surprise n'aurait pu être plus grande. Ma cousine Angélique était en face de moi. Secoué par l'émotion, je me précipitai vers elle pour l'enserrer de toutes mes forces. « Comme je suis heureux de te voir ! » lui dis-je avec effusion. Je l'assaillis aussitôt de questions : « Tu m'apportes des nouvelles, n'est-ce pas ? Comment vas-tu ? Comment va-t-elle ? ». Ma cousine sut d'emblée de qui je voulais parler, mais elle garda le silence, ce qui me plongea dans l'inquiétude. Marius, son compagnon, me tendit la main. Je remarquai qu'en plus de son énorme sac sur le dos, il tenait un panier en osier contenant un bébé. Angélique n'était pourtant pas enceinte lorsque j'avais quitté Paris, le mois précédent. Que pouvait bien signifier tout ceci ? Je ne pensais pas la revoir avant des mois, et

voilà que je la retrouvais devant moi, avec son amoureux et un enfant. Elle remarqua mon air stupéfait, soupira d'abattement, puis me dit : « Allons chez toi Jérôme, il faut qu'on parle ».

Je les emmenai jusqu'à ma modeste chambre, et les fis entrer en m'excusant de l'exiguïté des lieux. « Tu ne m'as pas répondu, Angélique. Comment va-t-elle ? » repris-je en positionnant autour de la table les deux chaises que je possédais, tandis que le compagnon de ma cousine déposait le couffin improvisé sur mon lit. Je les invitai à prendre place mais Marius déclina mon invitation. À la vue de mon air surpris, il insista : « Assieds-toi, je t'assure, tu vas en avoir besoin ! ». Je m'exécutai, submergé par l'incompréhension et l'affolement.

« Tu devrais tout simplement le lui dire, chérie, dit-il à Angélique.

— Je sais bien, mais c'est plus facile à dire qu'à faire, répondit-elle en posant sur moi ses yeux noyés de tristesse.

— Angélique, tu me fais très peur, m'affolai-je. Tu éludes ma question depuis tout à l'heure... Réponds-moi ! Comment va-t-elle ? ».

Ma cousine garda le silence prolongeant encore mon calvaire de quelques minutes. Je voyais à son visage qu'elle avait les pires difficultés à parler. Enfin, elle jeta un coup d'œil à l'enfant endormi avant de me dire : « Elle a eu un bébé ». Je tournai à mon tour la tête vers le berceau. « Cet enfant est le sien » conclus-je abasourdi. Ma cousine hocha positivement la tête.

« Que fait-il ici avec vous, plutôt qu'avec sa mère ? demandai-je plus éberlué que jamais.

— Jérôme, écoute...commença Angélique d'une voix faible.

— Non, non, ne tourne pas autour du pot, dis-moi immédiatement ce qui lui est arrivé ! exigeai-je en me levant vivement de ma chaise.

— Je vais tout t'expliquer, mais avant assieds-toi ! » m'ordonna-t-elle sèchement.

N'ayant pas vraiment le choix, je lui obéis, l'estomac retourné d'angoisse.

« Il y a trois jours, elle s'est mise à avoir des douleurs atroces au ventre, commença Angélique. J'ai d'abord cru que l'ordure qui lui sert de mari l'avait fait empoisonner, mais il était lui-même si désesparé que cela a écarté mes soupçons. Je me trouvais avec lui dans le couloir quand le médecin qu'il avait fait mander est sorti de la chambre, et lui a demandé une entrevue privée. Tu

penses bien que je n'ai pas pu m'empêcher d'aller les écouter derrière la porte ! Bref, le médecin l'a alors informé que sa femme allait accoucher. Il a d'abord refusé de le croire en répondant avec emportement que c'était impossible car elle n'était pas enceinte. Mais le médecin a enfoncé le clou : quoi qu'il en fût, elle était bel et bien en train de donner naissance à un bébé ».

Angélique marqua une courte pause avant de reprendre : « Je crois qu'il a tourné un peu de l'œil, car le médecin lui a demandé s'il se sentait bien, avant de lui conseiller de s'asseoir. S'en est suivi un long silence avant qu'il ne se risquerait à confier au visiteur que son épouse avait été infidèle, et qu'il n'y avait aucune chance que ce soit son enfant ». Ces derniers mots m'assommèrent autant que si un sac de briques m'était tombé sur la tête. Je me levai d'un bond et lâchai presque en criant : « Quoi ? ». Angélique me demanda de me calmer car elle avait peur que je réveille le bambin. Mais comment pouvais-je rester stoïque après une telle nouvelle ? Je ne parvenais plus à réfléchir. Lui avoir fait un enfant, à Elle ! Ce n'était même pas concevable, la nature ne pouvait pas avoir permis qu'une telle chose se produise !

« Je ne peux pas être le père de cet enfant. Comment ce pourrait être possible ?

— Tu as vraiment besoin de nous pour le savoir ? rétorqua Marius avec une pointe d'agacement.

— Non, je ne peux pas y croire, affirmai-je. Est-on vraiment sûr qu'il est bien de moi ? Il pourrait très bien être de lui !

— C'est exactement la question que lui a posé le médecin, reprit Angélique, et il lui a répondu qu'il s'efforçait depuis longtemps d'éviter toute nouvelle naissance, en, je le cite, ne déposant pas sa semence en elle.

— Il pourrait très bien avoir échoué cette fois, supposai-je pour tenter de me rassurer.

— Comme par hasard maintenant ? Après y être parvenu tant d'années ? » répondit-elle du tac au tac.

L'implacable bon sens de sa réponse me laissa sec un instant.

« Que s'est-il passé ensuite ? repris-je avec impatience.

— Ils ont parlé de faiseuses d'anges, d'assistance publique... Dieu merci, il a refusé de tuer l'enfant. Il s'est mis d'accord avec le médecin pour que celui-ci le récupère tout de suite après sa naissance, et se charge de l'emmener à

l'orphelinat, pour garantir le total anonymat de la mère ».

Bien que les larmes me montaient aux yeux, je poussai tout de même à ma cousine de continuer.

« Quand j'ai entendu leur conversation, poursuivit-elle, j'étais scandalisée. Je ne pouvais pas les laisser faire une chose pareille ! J'ai attendu que le médecin retourne aider à l'accouchement pour rejoindre à mon tour le maître des lieux dans le petit salon. Ni lui ni moi n'avions jamais parlé du fait que j'étais au courant de ta liaison avec sa femme. Je lui ai dit que j'avais tout entendu, que je savais qu'elle était sur le point de mettre au monde ton enfant. Son regard s'est glacé de haine, à ce moment-là, j'ai sincèrement cru qu'il allait me tuer. J'ai continué en insistant sur le fait qu'il ne pouvait pas faire cela, que le bébé faisait déjà partie de la famille. Il m'a répondu qu'il se fichait du sort de votre bâtard, que s'il pouvait, il le ferait disparaître lui-même. Je l'ai alors menacé : s'il ne me confiait pas le nouveau-né et un acte notarié m'autorisant à épouser Marius, je dirais tout à la presse ainsi qu'à notre famille. J'ai appuyé mes arguments en lui assurant qu'il serait du même coup débarrassé de nous deux. Contre toute attente, cela l'a convaincu, il est descendu aussitôt à son étude, et en est remonté une demi-heure plus tard avec le document que je lui avais demandé. J'ai profité du temps qu'elle mettait à accoucher pour préparer mes affaires ».

Angélique commença à pleurer.

« Dès que le médecin est apparu à la porte avec ce magnifique petit garçon dans les bras, continua-t-elle d'une voix brisée, elle suppliait en hurlant pour qu'on lui ramène son bébé. Avec une cruelle indifférence, il a dit au médecin de me le donner, mais a quand même insisté pour voir « la chose abominable sortie de ses entrailles de chienne adultère ». Après un instant à observer le bébé, il m'a ordonné de disparaître, en ajoutant qu'il ne voulait plus jamais entendre parler de moi, de toi ou de l'enfant. Je l'ai imploré de laisser ce dernier quelques minutes à sa mère, évidemment il a refusé, en insistant sur le fait que pour elle, et pour lui, nous n'existions plus désormais ».

À la fin de ses explications, j'étais dans une rage folle. Je voulais tuer ce salaud de mes propres mains !

« Il ne lui a même pas laissé la possibilité de prendre son bébé dans ses bras une seule seconde avant de le lui enlever pour toujours, ajouta-t-elle en essuyant

ses larmes.

— Cette ordure lui aura décidément tout pris. Elle est dorénavant complètement seule avec lui.

— Je sais que c'est injuste, me dit-elle avec une compassion infinie.

— C'est plus qu'injuste, c'est intolérable ! Je devrais retourner à Paris pour aller la chercher sur-le-champ !

— Tu ne peux plus faire ça, Jérôme ! s'exclama-t-elle.

— Angélique, tu m'avais dit que je devais attendre le moment propice pour retourner la chercher, et maintenant tu me dis que je ne peux plus le faire ?

— En réalité, intervint Marius, peu importe le moment, avant, maintenant ou plus tard, si tu retournes à Paris, il te tuera.

— À partir d'aujourd'hui tu as une autre priorité plus importante, reprit Angélique. Ce petit bonhomme a besoin de toi, il n'a plus que toi au monde.

— À qui la faute ! m'emportai-je violemment. Vous auriez pu rester à Paris et m'écrire, je serais venu tout de suite. Nous aurions pu trouver une solution !

— J'étais dépassée par les événements, protesta ma cousine en sanglotant, je devais réagir au plus vite avant qu'il change d'avis. Je n'ai vraiment pas eu le temps de réfléchir à quoi que ce soit, j'ai seulement fait ce qui me semblait juste ».

Marius se rapprocha de sa compagne et mit ses mains sur ses épaules.

« Quand Angélique est arrivée chez moi, ce soir-là, m'expliqua-t-il, elle était dans un tel état que... Enfin bref, après réflexion, il nous a paru évident que si le petit ne pouvait pas grandir avec sa mère, alors il devait être élevé par son père. Ne sois pas ingrat, Jérôme, nous avons tout quitté pour vous réunir, toi et ton fils !

— Mais c'est moi qui aurais dû venir à Paris ! Lui et moi devrions être là-bas, près d'elle, déclarai-je, la voix brisée par le chagrin.

— Qu'aurais-tu voulu que je fasse, Jérôme ? me demanda Angélique.

— J'aurais préféré qu'il ne lui enlève pas un de ses enfants pour la quatrième fois, répondis-je dépité.

— Je sais que la situation est désastreuse, continua Angélique, mais cet enfant, lui, n'a rien demandé à personne.

— Réfléchis un instant mon ami, m'interpella Marius, si nous t'avions appris que tu avais eu un fils et qu'il avait été abandonné, tué ou élevé par cette pourriture, je sais que ça t'aurait été encore plus insupportable.

— C'est vrai, acquiesçai-je, mais elle...

— Jérôme, je sais que tu aimerais la sauver, m’interrompit Angélique, moi aussi je le voudrais, de tout mon cœur. Malheureusement ils sont mariés, elle ne pourra jamais se libérer de lui, pas tant qu’ils seront vivants tous les deux.

— Mais ne perds pas espoir, ajouta Marius.

— Tu avais prévu d’aller la chercher un jour, poursuivit Angélique, garde cet objectif, maintenant plus que jamais.

— D’autant plus que tu n’es plus le seul à devoir la retrouver » conclut Marius en me désignant le couffin de la tête.

Je fondis en larmes. Angélique vint m’enlacer et tenta de me réconforter en me murmurant des paroles apaisantes à l’oreille, mais rien n’y faisait, j’étais totalement anéanti.

« Je n’y connais rien aux enfants, Angélique, lui dis-je entre deux sanglots, je ne sais même pas ce qu’est un vrai père...

— Je sais, acquiesça-t-elle, ne t’inquiète pas : avec Marius, nous nous installons ici, à Orléans, et nous t’aiderons du mieux que nous pourrons ».

Je m’éloignai d’elle puis me dirigeai vers mon lit pour regarder dormir celui que je devais maintenant appeler mon bébé.

« Et s’il n’était pas normal ? déclarai-je le regard dans le vague. Comment vais-je faire s’il a des problèmes de santé à cause de...ses origines ?

— Jérôme, nous serons là en toutes circonstances, insista Marius. Tu peux nous faire confiance ! ».

Angélique m’enlaça une nouvelle fois, puis prit le bambin pour me le mettre dans les bras. Malgré mes joues inondées de larmes, je ne pus m’empêcher de sourire à la vue de mon petit garçon contre moi. « Il est beau » finis-je par dire au bout de quelques minutes. « Oh oui ! » approuva ma cousine. Nous passâmes le reste de la nuit à pleurer et à parler. Angélique me raconta comment cette ordure avait isolé sa femme de tout le monde. Ne pouvant plus supporter sa simple présence à ses côtés, il l’avait laissée enfermée dans leur chambre pendant plusieurs semaines d’affilée. Tous les jours, il l’insultait, en lui répétant que tôt ou tard elle allait payer l’affront qu’elle lui avait fait. J’eus d’autant plus peur pour elle. J’espérais ardemment que le regard des gens, en les obligeant à donner un semblant de conformité à leur situation sociale et mondaine, lui permettrait encore longtemps de survivre à la folie de son mari.

Dès le lendemain, je me rendis à la mairie en compagnie de Marius pour reconnaître mon enfant. Mes notions de droit m'avaient permis de répondre ce qu'il fallait aux questions de l'officier d'état civil pour ne pas éveiller ses soupçons. Mon fils l'était donc officiellement, et né de mère non nommée. Quand l'homme en face de moi formula tout cela à haute voix, la bile me monta à la gorge. Après lui avoir arraché son fils des bras, voilà qu'on refusait à la mère jusqu'au droit d'apparaître sur son acte de naissance. « Comment s'appelle l'enfant ? » me demanda-t-il enfin. Je fus pris au dépourvu, je venais tout juste d'accepter ma paternité, je n'avais aucune idée d'un prénom à lui donner. Après avoir longuement cherché, je déclamai avec fierté : « Il s'appelle : Jules Frédéric Catherin de Morlonais ». Cette formalité accomplie, je fis le tour des échoppes des marchands que je connaissais afin de savoir si l'un d'entre eux pourrait me recommander une nourrice ou une puéricultrice : il me faudrait apprendre à m'occuper du bébé. Raymond me conseilla de m'adresser à sa femme Martha. Après avoir eu sept enfants, elle avait une expérience évidente dans ce domaine. Je convins donc avec elle d'un rendez-vous dans l'après-midi. Quand Marius et moi finîmes par retourner à mon domicile, nous y retrouvâmes Angélique endormie sur une des chaises. Mon ami la réveilla tendrement, et ils se retirèrent pour se reposer dans une chambre d'hôtel à proximité.

Après les avoir accompagnés à la porte, je respirai profondément en me dirigeant vers mon lit. Jules dormait à poings fermés. Je caressai doucement son visage joufflu avec le bout de mon doigt, puis passai ma main sur le duvet blond naissant qu'il avait sur la tête. « Toi, tu es la magnifique conséquence de mon plus beau péché » chuchotai-je. Je me fis la promesse d'être toujours là pour lui, de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour le rendre heureux. Je l'aimerai, le soutiendrai, quoi qu'il arrive. Je baissai les yeux. Mon regard tomba sur ma sacoche négligemment posée sur le sol. Sans réfléchir, je la balançai loin sous mon lit. Il n'était pas question que Jules la trouve un jour. Son contenu devait lui rester caché pour toujours.